

LA TORTURE ADOPTIVE

« Entre le captif et celui qui l'avait capturé s'établissait une étrange relation de fils à père. La littérature indigène cite plus d'un cas où des captifs, à qui l'on offrait la vie sauve, exigeaient de périr sur la pierre des sacrifices afin d'être assurés d'une éternité bienheureuse. [D'autres] se prêtaient volontairement aux rites [tortures] et à la mort qui les couronnait. »

Jacques Soustelle[1]

La victime réincarne le dieu de la société sacrificatrice

Pour être torturé et mis à mort, il fallait le mériter. Non pas parce qu'on avait commis des actes répréhensibles, mais parce qu'on avait démontré beaucoup de noblesse et de courage au combat et lors des séances de torture pré-sacrificielles. Plus la victime collaborait à sa victimisation en s'affairant elle-même à préparer le rite sacrificiel et en donnant des conseils à ses bourreaux pour la « faire souffrir davantage », et plus elle « accueillait leurs coups avec satisfaction »[2], plus elle devenait précieuse et digne de réincarner le dieu de la société qui la sacrifiait. La victime sacrificielle renonçait à son identité humaine pour l'altérité[3] divine. Elle endossait donc une autre identité, celle du dieu qui était en fait l'ancêtre sacralisé, le héros fondateur de la société elle-même.

Le but des rites pré-sacrificiels, essentiellement des tortures, était de faire d'un homme, d'une femme ou d'un enfant le dieu aimé et vénéré. Le dieu étant l'énergie condensée, la quintessence de la société – Émile Durkheim l'a bien fait voir[4] – la victime, par la torture pré-sacrificielle, non seulement devenait un membre à part entière de la société sacrificatrice, mais encore devenait cette société même en réincarnant son dieu. Et quand il était mis à mort sur l'autel sacrificiel, ce n'était plus un guerrier ennemi qui mourait, mais le dieu, c'est-à-dire la société elle-même, pour qu'advienne sa résurrection. C'est ainsi que, périodiquement après un cycle d'usure, de perte d'énergie, d'« assaut du néant », la mort rituelle du dieu (=société), en portant à son paroxysme l'usure, le désordre social, régénèrait la société.

Le sang du sacrifié est une énergie, une grâce, dont bénéficie la société, qui nourrit les dieux tout en étant les dieux, comme le pain et le vin eucharistique des chrétiens qui est à la fois le sang du Christ, le dieu et la grâce du dieu.

Aztèques et Iroquois : champions de l'adoption par la torture

La société aztèque est sans doute celle qui a poussé jusqu'à son exacerbation les rituels sacrificiels. Pour une seule cérémonie : 136 000 victimes[5]. Les Aztèques étaient obsédés par la peur que le soleil, après s'être enfoncé dans la terre à l'ouest à la tombée de la nuit, n'ait suffisamment d'énergie pour accomplir son transit souterrain jusqu'à l'est et pouvoir se lever de nouveau le lendemain matin. Tonatiuh, dieu de l'énergie solaire, le double de Tezcatlipoca, doit se nourrir du sang (énergie) des dieux que sont devenues les victimes sacrificielles par la torture. « Rien, pour les anciens Mexicains [dont les Aztèques], ne garantissait le retour du soleil, ni la marche des saisons. L'âme aztèque était pénétrée d'angoisse devant le monde. La mission [...] de la tribu aztèque, peuple du Soleil, consistait à repousser infatigablement l'assaut du néant. À cette fin, il fallait fournir au Soleil [...] "l'eau précieuse" sans laquelle la machinerie du monde cesserait de fonctionner : le sang humain »[6].

Pour que le sang des sacrifiés puisse être digéré par Tonatiuh-Tezcatlipoca, dieu du Soleil, les sacrifiés devaient préalablement avoir été torturés par le feu (Soleil) afin qu'ils deviennent dieu du Soleil eux-mêmes. Il fallait donc que les suppliciés renoncent à leur identité pour devenir l'altérité solaire, pour réincarner Tonatiuh-Tezcatlipoca. La scène décrite par Christian Duverger illustre bien cette dynamique de la torture divinisatrice pour le sacrifice divin : « Un prêtre s'approche du captif, le charge sur ses épaules et le porte ainsi au sommet de la pyramide. D'autres servants du dieu du feu l'y attendent, s'en saisissent et le jettent brutalement dans le brasier. Voilà que se boursoufflent les chairs de la victime, tandis que montent les volutes crépitantes d'une acre fumée. La foule, muette, contemple la scène. Alors, avec une sorte de crochet, de vieux prêtres extraient du feu le corps pantelant du guerrier torturé. Prestement, il est placé sur la pierre des sacrifices, et là on lui ouvre la poitrine pour lui arracher le cœur »[7]. Par son corps en feu, il est devenu Tonatiuh, l'Aztèque des Aztèques. L'adoption est totale, parfaite.

Le soleil était plus que la représentation symbolique de la société aztèque; il était la société. Et la vision que les Aztèques avaient de la précarité du Soleil correspondait précisément à leur hantise face aux menaces latentes de coalition des grandes cités ennemies, voisines de Mexico-Tenochtitlan. Sacrifier ainsi des centaines de milliers de guerriers ennemis, les mettaient dans une position démographique moins insécurisante (moins de guerriers ennemis à combattre) et les soulageaient ainsi de leur précarité en les rassurant en même temps sur une toute-puissance éminemment fragile. Ils projetaient donc sur le Soleil leurs propres insécurités : en alimentant le soleil de milliers de guerriers ennemis, ils atténuaient les menaces géostratégiques.

Les Iroquois d'Amérique du Nord étaient aussi d'« excellents » sacrificateurs. Essentiellement, ils procédaient selon les mêmes principes inconscients; ils se conformaient, à leur insu, aux mêmes archétypes jungiens (inconscient collectif). Ils sacrifiaient aussi ceux qui étaient devenus leurs dieux après l'adoption par la torture, dans le même but que les Aztèques et toutes les autres sociétés pratiquant les sacrifices[8], but qui était, par la mort du dieu, d'entraîner la résurrection de la société. Les Iroquois avaient aussi une préoccupation démographique constante qui était, non pas seulement de diminuer le nombre de guerriers chez leurs ennemis, mais d'augmenter leurs propres contingents de guerriers et de géniteurs-pourvoyeurs. Une fois bien adoptés, c'est-à-dire « iroquoisés », par la torture, ils devenaient membres à part entière de la société iroquoise. Ils revitalisaient non plus seulement

symboliquement mais aussi réellement (par leur génitalité, leur travail de pourvoyeur, leur ardeur au combat et un apport culturel ignoré des Iroquois) l'ensemble de la société. Plus que les Iroquois ordinaires, ils devenaient des super-Iroquois puisqu'ils réincarnaient le héros mythique ou Ancêtre divinisé de la tribu. Par leur présence au sein de leurs nouvelles sociétés, ils contribuaient à réinstaurer l'ordre patriarcal, celui des origines prestigieuses de « leurs » sociétés.

Du cannibalisme à la « sainte communion » : pas de différence, même rite

Chez les Aztèques, chez les Iroquois et chez tous les peuples dits primitifs où on pratiquait les sacrifices humains, on s'adonnait au cannibalisme. Même si le torturé renonçait à son identité pour endosser totalement l'altérité divine, il mobilisait, grâce à la torture, des ressources, des forces, des courages susceptibles de rappeler et de réincarner les qualités du héros ancestral mythique du dieu tribal. Il devenait certes le dieu, mais il l'enrichissait par sa propre identité, tout au moins par ses affinités identitaires avec le dieu altéritaire. En réalité, il n'apportait rien de nouveau, rien de plus à l'Ancêtre idéalisé. En effet, celui-ci jouissait d'un tel prestige que les qualités du sacrifié ne faisaient que matérialiser, actualiser des caractéristiques de l'Ancêtre que, jusque-là, quiconque n'avait pu rendre tangibles dans la réalité terrestre. L'innovation du sacrifié consistait à rapprocher le réel de l'idéal, c'est-à-dire à faire évoluer la société dans la perspective de son idéal adaptatif qui était la restauration du paradis perdu des origines mythiques, indissociables de la personnalité de l'Ancêtre.

Par le cannibalisme, qui était communion, la tribu se redonnait les qualités archétypales des origines prestigieuses; elle réinstaurait son état de grâce, elle se sanctifiait, elle se rédimait. Le vulgarisateur Georges-Hébert Germain donne une idée juste de la fonction de la torture et du cannibalisme « qui étaient des marques de respect. On donnait au supplicié l'occasion de manifester son courage, sa force, sa bravoure. En buvant son sang [vin], en mangeant son corps [pain], on s'appropriait ses qualités, sa force. La torture, fête macabre, était une sorte de sacerdoce réservé aux prisonniers les plus respectés. Le cannibalisme était un processus d'intégration sociale. En mangeant l'ennemi, ou en le "digérant" socialement après l'avoir adopté, la communauté se l'appropriait; grâce à lui, elle refaisait ses forces; en possédant son âme, elle dissipait ses peurs »^[9]. Serait-ce grâce à leur communion aux « saints martyrs canadiens » que les Iroquois, après avoir cannibalisé les qualités chrétiennes de leurs suppliciés, se sont massivement convertis au catholicisme?

Jésus-Christ : grand torturé, grand adopté

Le dieu sacrifié est, par son supplice et sa mort, sauveur, rédempteur de la société (genre humain) en restaurant l'ordre des débuts mythiques, celui du « premier homme », l'ancêtre fondateur et la geste primordiale. Il s'agit donc du retour de la société idéale des origines, de l'éden mythique. Il en fut ainsi du sacrifice de Jésus-Christ, sauveur et rédempteur du genre humain, que la tradition théologique a nommé « nouvel Adam », l'ancêtre fondateur de l'humanité, maître de l'éden mythique, société idéale. Jésus-Christ

réincarne le « premier homme » et réinstaure l'éden primitif ou « Royaume de Dieu » lors de l'apocalypse. Il se fait alors dieu universel parce qu'il a été torturé, ou adopté, et sacrifié par les Romains qui représentaient alors l'universel. S'il a été torturé – il a dû l'être autant, et peut-être plus, que Mel Gibson l'a montré – c'est pour qu'il devienne le dieu de l'univers, le dieu d'Amour. En effet, le rôle de la torture était de susciter cet amour réciproque où s'établissait une relation père-fils chez les Aztèques et une relation mère-fils chez les Iroquois; et bien plus, car c'était toute la société qui en arrivait à aimer passionnément son sacrifié et le sacrifié qui, lui aussi, en arrivait à aimer passionnément sa société d'adoption jusqu'à verser son sang pour la rédimmer, la sauver. Le pourtour méditerranéen, jusqu'au Moyen-Orient et l'Europe de l'Ouest gréco-latinisés, en torturant Jésus-Christ, le divinise et l'adopte en tant que dieu universel d'Amour. Dès lors, il n'est plus surprenant que la philosophie et la mystique (Plotin et le néo-platonisme) chez les gréco-latins aient absorbé totalement Jésus-Christ. Même si au niveau conscient (philosophie et religion) l'adoption, qui s'est échelonnée sur quelques siècles, est évidente, c'est au niveau de l'inconscient que Jésus-Christ devient l'archétype universel de la psyché collective.

Jésus-Christ, adopté par les gréco-latins, enrichit tout de même sa société d'adoption par ses ressources, son courage, son amour miséricordieux, sa conscience dynamisés par la torture et consacrés par son sacrifice sur la croix. Et progressivement, c'est toute la société universelle néo-platonicienne qui le cannibalise quotidiennement par la « sainte communion ». C'est ainsi que la figure du héros mythique fondateur de l'Occident – dont les cycles temporels, directement proportionnels à sa taille, sont considérablement plus longs que celui d'une tribu – se canalise sur la personne de Jésus-Christ, étant donné l'importance de la mutation historique et culturelle que la torture adoptive et la crucifixion sacrificielle ont provoqué. L'Occident devient chrétien en torturant et cannibalisant (communiant à) Jésus-Christ, tout comme les Iroquois le sont devenus en torturant et cannibalisant le « bon père » Brébeuf.

L'adopté, sacrifié ou intégré à la société (captif ou chamane), devient modèle d'adaptation/évolution

En faisant du supplicé le héros fondateur idéalisé, on modifie celui-ci, on l'améliore un peu tout de même, et, ce faisant, c'est la société qui est modifiée, améliorée. Provoque-t-on ainsi l'évolution – plus ou moins lente, plus ou moins rapide – des sociétés? Ou ne fait-on qu'accompagner naïvement par nos rituels religieux une évolution naturelle (culturelle) qui s'effectuerait quand même? Et si on répond par l'affirmative à cette dernière question, on est en droit de penser que l'évolution pourrait, devrait faire l'économie de l'horreur sacrificielle qui, on va le voir, non seulement n'a pas cessé ses sortilèges, mais encore s'insinue plus que jamais dans le quotidien autant individuel, familial, social et planétaire au fur et à mesure que la « civilisation » et les droits de la personne progressent. La torture et le sacrifice de naguère refoulés par nos bonnes mœurs deviennent ainsi archétypes de nos inconscients personnels, familiaux, généalogiques, ethniques et collectifs. Ce faisant, ils acquièrent une omnipotence et une omniprésence « occultes » qui se font la règle et la norme de toutes nos conduites toujours crucifiantes et mortifères, aussi bien les individuelles que les collectives.

Les rites d'initiation et de guérison chamaniques obéissent au modèle de la torture adoptive

L'initiation chamanique et les rituels de guérison officiés par les chamanes procèdent aussi de ce modèle de la torture adoptive et du sacrifice divinisant qui ressuscitent l'Ancêtre et son ordre mythique des origines.

Le futur chamane (candidat) se caractérise par son étrangeté, sa différence et, donc, par sa marginalité, dans sa propre société. Le plus différent (altérité) devra, par son itinéraire initiatique, devenir le plus semblable (identité) à sa société : il sera la réincarnation de l'Ancêtre prestigieux, le « Grand Esprit », qui est la société elle-même. Plus il sera identique à la collectivité (Ancêtre), plus son étrangeté et sa différence individuelle, en se métamorphosant, s'accroîtront. Comme le sacrifié venu d'ailleurs, le candidat deviendra facteur ou marqueur d'évolution de sa société; il signifiera une innovation culturelle en réalisant plus que ses prédécesseurs, plus qu'avant, l'idéal ancestral grâce à sa différence. Cette différence constituera un pas de plus vers l'actualisation de l'idéal (l'Ancêtre) d'adaptation. C'est pourquoi, selon Danielle Vazeilles, « les chamanes, individus que leur société pousse et aide à transcender l'ordre social, peuvent réparer des maux de toutes sortes. [...] L'exploitation des individualités fortes, charismatiques, est le principe central de l'action chamanique fondée sur une expérience personnelle et émotionnelle perçue comme étant une voie d'émergence des fortes personnalités »[\[10\]](#).

Tout système, physique, biologique, psychologique, social, tend intrinsèquement vers une meilleure adaptation, c'est-à-dire vers plus de stabilité, plus d'ordre. L'évolution, par innovation qui provoque chaos et désordre, est la voie d'accès vers une meilleure adaptation, un ordre plus complexe, donc plus stable. Cette tension « occulte » logée au plus profond de l'inconscient ethnique de toute société est le désir pulsionnel du dieu, de l'Ancêtre, du Grand Esprit, du Saint-Esprit. Aussi, la société (Esprit) choisit-elle les candidats au sacrifice ou au chamanisme susceptibles de correspondre à cette tension adaptative, c'est-à-dire de représenter ce désir « spirituel » de l'« exaucement » social. Pour transformer sa société, seule voie d'adaptation, l'ordre social doit être transgressé. On incitait le torturé sacrificiel ou adoptif à la transgression (sa différence en était déjà une) pour provoquer désordre et innovation. Le candidat chamane est un délinquant; et, une fois reconnu chamane, il devient, selon Vazeilles, « un personnage qui transgresse avec la bénédiction ambivalente de sa société, ou transcende cet ordre social pour en mieux assurer sa cohérence »[\[11\]](#).

Le chamane réincarne une dimension de l'Ancêtre jusque-là virtuelle

Le « monde autre »[\[12\]](#) du chamane, l'invisible occulte des esprits et des dieux, c'est les lois de régulation et de transformation spécifiques à un système culturel total[\[13\]](#). C'est l'identité, l'ordre fondamental et fondateur, principes du principe qu'est le dieu lui-même qui désire se transformer en se réalisant socialement, d'un cycle à l'autre, petit à petit, l'idéal qu'il représente, pour mieux s'adapter, tout en se conservant, s'autorégulant. Si le dieu (société) désire l'altérité (innovation), ce n'est que pour mieux préserver son identité (tradition). Si la société n'évolue pas, elle involue et s'anéantit. Donc, le candidat-chamane sera choisi pour

devenir le dieu à condition d'être porteur d'une innovation, gage de transformation sociale adaptative. En réincarnant l'Ancêtre idéalisé, le nouveau chamane actualise une dimension virtuelle de celui qu'il réincarne. Il devient donc l'Ancêtre réel et plus grâce à la nouveauté qu'il introduit dans sa société. En tant qu'Ancêtre, il est la totalité auto-régulée de sa société; l'ordre social identitaire est assuré. Et l'ordre social est d'autant plus assuré que le nouveau chamane introduit une innovation évolutive (transformation) qui assure davantage la perdurance de l'identité collective en lui conférant un niveau supérieur d'adaptation, donc de complexité.

Comme le chamane réincarne l'Ancêtre, le Grand Esprit, et plus, il devient la nouvelle totalité, le maître de l'Ancêtre et de tous les autres esprits aussi bien les bénéfiques que sont les forces sociales d'autorégulation et de transformation, c'est-à-dire d'harmonie et de guérison, que les maléfiques que sont les forces sociales de destruction et de régression, c'est-à-dire de maladies et de mort.

À l'instar du futur sacrifié ou adopté, le candidat au chamanisme doit non seulement être différent pour innover mais doit être choisi par la société et torturé pour être divinisé, béatifié, adopté. Le sacrifié, l'adopté et le chamane doivent donc représenter un avantage adaptatif : perdurance et harmonie sociales, guérison collective et individuelle. Le candidat chamane est lui aussi choisi par sa société, c'est-à-dire qu'il est l'élu des dieux (Ancêtre et autres esprits). Ce choix s'effectue par le rejet, le mépris des autres membres de sa communauté. C'est le début de la torture adoptive qui se poursuit dans de graves maladies qui l'amènent dans la mort divinisatrice, c'est-à-dire dans le « monde autre » des esprits qui le torturent en le dépeçant après lui avoir infligé toutes les maladies qu'il est appelé à guérir chez les autres. Lui aussi, comme les futurs sacrifiés-adoptés, il collabore à sa torture. René Girard l'explique bien : « Pour devenir capable de guérir, le futur chamane doit s'exposer aux maux de ses futurs malades; il doit se laisser submerger plus longuement et plus complètement que les mortels ordinaires, afin d'émerger en triomphateur [...] L'initiation culmine dans un rêve de démembrement au terme duquel le candidat se réveille ou plutôt ressuscite sous la forme d'un chamane accompli. Cette épreuve suprême ressemble à la mise en pièce collective de la victime [...] Si le démembrement est un signe de résurrection et de conquête triomphale, c'est parce qu'il signifie le mécanisme même de la victime [sacrificielle], la métamorphose du maléfique en bénéfique »[14]. C'est-à-dire la métamorphose de l'humain en divin.

Danielle Vazeilles livre des détails de cette torture qui rappellent les récits de supplice qu'infligeaient les Iroquois à leurs captifs pour les mettre à mort ou les adopter. « Durant cette quête [pour devenir chamane], tous les efforts sont faits pour atteindre un paroxysme de fatigue et d'épuisement nerveux. Les candidats se fustigent avec des branches de résineux, se scarifient, se coupent les phalanges... Ils essaient de provoquer des vomissements en ingurgitant des plantes émétiques, en se grattant la gorge avec des baguettes... »[15]. Par la torture adoptive le chamane tombe en amour lui aussi avec sa société – qui est lui-même et qui en retour le craint et le vénère. Il est devenu un être sacralisé qui inspire le « fascinant » et le « tremendum »[16]. Il est ainsi adopté des esprits jusqu'à devenir la réincarnation du plus Grand.

Le chamane absorbe la souffrance collective (esprit maléfique)

qui se manifeste dans la maladie de son patient

Devenu chamane, chaque fois qu'il officie un rituel de guérison, il réitère sa torturante initiation chamanique. À nouveau, il est torturé pour redevenir encore mieux l'Ancêtre et plus. Ce qui le torture, c'est la souffrance collective (esprits maléfiques) qui se symptomatise dans la maladie de son patient. Il s'opère donc un transfert de souffrance de son patient à lui. Dit autrement, les esprits maléfiques, qui se manifestaient chez un membre de sa communauté et qui causaient sa maladie, sont pris en charge par le chamane, sur lui et en lui. Ce sont ces esprits qui le torturent et qui rapidement dynamisent en lui l'Ancêtre qu'il réincarne et qu'il met à son service. Étant plus que l'Ancêtre, tout en étant l'Ancêtre, il peut lui ordonner de chasser, de neutraliser ces esprits maléfiques. L'Ancêtre et d'autres esprits bénéfiques deviennent ses auxiliaires. Le chamane est donc cet être qui a la capacité d'absorber la souffrance collective sans en être anéanti. Et en l'absorbant, il réitère rapidement le processus de la torture qui fusionne à la société. En devenant ainsi sa société (son dieu), il se retrouve avec sa souffrance, celle de la société qu'il est et libère ainsi l'individu malade qui n'a plus mission d'exprimer dans son corps malade cette souffrance collective.

La maladie d'une personne manifeste un désordre collectif, une usure sociale; elle est un symptôme inquiétant pour la société globale qui y voit le danger d'irruption de violences, de conflits refoulés. Cette situation qui se répète sans cesse nécessite un sacrifice humain pour susciter dans le torturé sacrifié le retour de l'Ancêtre qui rétablit l'ordre par delà le désordre, et, ce faisant, guérit le malade. Mais sacrifier chaque fois menacerait l'équilibre démographique de la société, si le sacrifié est capturé à même sa population. Une solution de rechange s'impose. C'est le rituel chamanique qui met en scène – comme plus tard chez les Grecs dans le théâtre cathartique – la torture adoptive et la mise à mort divinisante qui se substitueront au sacrifice. C'est le chamane, parce que le plus expérimenté, qui jouera ce rôle souvent très éprouvant, torturant, avec le plus d'efficacité et avec le moins de dommages pour la communauté.

Ce rôle, il le joue en étant torturé pour réincarner l'Ancêtre. Mais cette torture, comme pour celle des sacrifiés ou torturés en vue de l'adoption, c'est un transfert, dans le corps du chamane, de la souffrance collective condensée dans les symptômes du malade. Cette souffrance, que le chamane nomme esprit maléfique, se transforme souvent en un « objet maléfique » qui inflige une véritable torture au chamane. Selon Danielle Vazeilles, « il peut arriver, lorsque le chamane saisit l'objet maléfique, qu'il soit intoxiqué et, peut-être, saisi de convulsions. Il se met à hurler, voire, il tombe en pleine crise du genre cataleptique [...] Il est pris de violentes malaises, voire de nausées et de syncopes. Puis, finalement, il crache [la souffrance absorbée par lui et matérialisée en lui], ou extirpe avec ses mains, un objet visible [...] Cet objet est censé être l'agent perturbateur [matérialisation de l'esprit maléfique ou souffrance collective] introduit dans le corps du malade »^[17]. Auparavant, elle écrit : « Les démons pernicious [symbolisations d'une souffrance collective] sont dans le corps du malade, le chamane les nomme, les prend en lui »^[18].

Par le rituel de guérison, le chamane devient le malade en absorbant la souffrance collective qui se matérialise par la maladie de son patient, pour ensuite, grâce à cette torture (souffrance collective) jusqu'à la mort, devenir l'Ancêtre qui guérit en rétablissant son ordre. En effet, selon Vazeilles, dans de nombreuses sociétés chamaniques « la transe du chamane

était vraiment l'équivalent de la mort » [19]. Mort essentielle à la convocation de l'esprit de l'Ancêtre et de son ordre guérisseur.

Quand un processus de désordre (accumulation de violence, de souffrance) advient dans une société, un ou quelques (des milliers dans le cas aztèque) individus absorbent ce désordre qui se trouve ainsi transféré aux torturés-sacrifiés ou au torturé-chamane qui convoquent ainsi, par et dans leur être, l'Ancêtre et son ordre. L'ordre ancestral rétablit l'harmonie qui rééquilibre et guérit la société et les malades. Comme le sacrifié et le chamane apportent de l'altérité (nouveau) à l'identité culturelle, la société, à chaque rituel sacrificiel ou chamanique, grimpe à un niveau plus élevé de complexité, c'est-à-dire à une stabilité et adaptabilité supérieures, tout en réactualisant les lois systémiques (identité) qui ont présidé à sa création originelle et originale.

**Archétype sacrificiel = archétype chamanique =
archétype totalisant de la torture adoptive**

L'archétype sacrificiel et l'archétype chamanique – autant celui qui fait le chamane que celui que fait le chamane – sont, en réalité, un seul et même archétype. Tous les deux participent de la même morphogenèse :

- 1) un désordre social, par accumulation de violences, de souffrances, s'enclenche;
- 2) des symptômes apparaissent qui en même temps cherchent à refouler ces violences et ces souffrances par des tensions, des conflits, des dysfonctionnements, des maladies qui menacent la survie de la société;
- 3) s'opère une canalisation de ces violences et souffrances sur un individu ou quelques-uns : la victime sacrificielle ou le chamane;
- 4) pour juguler cette crise, il faut que l'Ancêtre intervienne en se réincarnant là où sont canalisées ces violences et souffrances;
- 5) celles-ci sont représentées par la torture qui convoque l'Ancêtre, c'est-à-dire qui mobilise les ressources les plus originales et les plus originelles du système social;
- 6) le sacrifié ou le chamane divinisé, c'est-à-dire investi des lois (identité) mêmes du système, rétablit son ordre, mais à un niveau plus haut de complexité.

Les sacrifiés et les chamanes en devenant dieux et maîtres des dieux deviennent donc les maîtres de l'histoire. En effet, ce sont eux et leurs lois revitalisées qui déterminent les adaptations présentes et futures, c'est-à-dire la fertilité des champs, la fécondité des femmes, les succès à la chasse et à la guerre, les guérisons, l'harmonie sociale, la cosmologie (connaissances et visions du monde, de la vie, de la mort, de l'au-delà, des dieux...), la technologie, etc. Ils sont l'information (lois) de la totalité, de l'autorégulation et de la transformation (histoire) sociales.

La torture adoptive, autant envers le sacrifié à diviniser pour revitaliser les lois du système social qu'envers le chamane à diviniser lors de son initiation et des rituels pour les mêmes raisons, serait donc un modèle archaïque, un archétype. Cet archétype serait totalisant en ce sens que tous les autres archétypes pourraient sans doute se greffer à l'un ou

l'autre élément du déroulement de la torture adoptive. Cet archétype peut tout au moins représenter pour nous, les modernes laïcisés, sécularisés, irrégieux, un modèle interprétatif susceptible de favoriser une meilleure compréhension des phénomènes de tous horizons : physico-chimiques, biologiques, psychologiques, sociologiques, historiques...

Les mouvements de revitalisation (messianisme, millénarisme...)

obéissent à l'archétype de la torture adoptive

L'anthropologue et historien Anthony Wallace, en étudiant l'histoire des crises de certaines tribus sénecas (Iroquoiens du nord de la Nouvelle-Angleterre), a observé que celles-ci passaient à travers des étapes historiques très précises. Il a construit un modèle théorique qu'il a nommé « mouvements de revitalisation » comportant quelques variantes tel le revivalisme, le nativisme, le messianisme, le millénarisme[20]. Comme ces mouvements sont toujours religieux – si ce n'est pas explicite, c'est forcément implicite –, ils réactualisent, par delà le chaos de la crise, le mythe (l'Ancêtre et son discours) fondateur, superficiellement christianisé ou non. « Les mouvements de revitalisation, écrit Wallace, insistent sur l'institution de coutumes, de valeurs et même d'aspects de la nature qu'on pense avoir fait partie du réseau symbolique des générations antérieures »[21].

Selon l'itinéraire de la revitalisation wallacienne, la société vit un état relativement stable où le stress chronique est tolérable. Ensuite le stress individuel croît; il sera vécu par des personnes ou un groupe comme diminution de l'efficacité des techniques de réduction de stress et de satisfaction des besoins. Cette diminution est causée (ou accompagnée, favorisée) par des perturbations écologiques (climat, flore, faune, fertilité des champs, pollutions diverses), par l'acculturation (personnes et traits culturels étrangers accentuant les conflits culturels internes), par la subordination politique, la misère économique, les épidémies, les défaites militaires, etc.

Qu'advient-il ensuite quand un système culturel a atteint le paroxysme du stress, de la crise, du désordre? «Dans cette phase, la culture est en état de distorsion interne; les éléments ne sont pas harmonieusement reliés, mais sont mutuellement incompatibles et discordants»[22]. L'alcoolisme, l'orgie, le mépris de la parenté, la dépression, la violence (multiplication des conflits internes), la maladie, l'immoralité sexuelle, l'immoralité publique (irresponsabilité et corruption des fonctionnaires), etc. sont autant de signes de désordre. Pendant ce temps, un prophète qui vit intensément tous ces désordres élabore un message, un ordre nouveau, reformule donc le réseau symbolique, et un petit groupe de fidèles s'allie à lui. Ce petit groupe ajuste son message – retour de l'ordre ancestral, et compatibilisation des influences extérieures – aux résistances qu'il rencontre, et, s'il atteint une importance critique, tout le système culturel va abruptement adopter ce message; «à l'intérieur de quelques années, le nouveau plan est mis en application par les participants du mouvement»[23] qui prennent les commandes de la société. Elle accède alors à un niveau plus élevé de complexité, d'ordre, qui ensuite va se routiniser et créer à nouveau son propre désordre, sa propre crise. La revitalisation constitue donc un changement discontinu, non pas de quelques traits, mais de la totalité du système où de nouvelles relations (quantitatives et qualitatives) adviennent entre les éléments. Bref, la revitalisation, c'est la réponse du système à l'innovation trop provocatrice que constituent la crise et ses causes.

Dès que ces sociétés entrent dans un processus de crise, un chamane-prophète malade, entouré d'un petit groupe de fidèles malades, souffrant de dépressions graves, d'alcoolisme, de toxicomanie, et autres maladies physiques importantes et souvent incurables, commencent à réfléchir sur leur identité culturelle, les valeurs fondamentales propres à leur société. Ce petit groupe marginal, différent, méprisé, rejeté, conscient de la crise sociale, de la dégénérescence et de l'usure sociales, de la perte de repères moraux (anomie) souffre atrocement. Sa désespérance n'a de mesure que son espérance témoignée dans sa réflexion pour réinstaurer un nouvel ordre social inspiré du retour rédempteur, salvateur du Héros ancestral mythique (messianisme) qui va réinstaurer la société idéale des origines (millénarisme) indissociable de sa cosmologie (morale, croyances, ordre social... : nativisme). Plus la crise s'approfondit, plus s'approfondit aussi la souffrance de ce petit groupe, plus s'approfondit la réflexion de celui-ci qui ressuscite l'Ancêtre (messianisme), son récit des origines (nativisme) et la société idéale qu'était le paradis perdu archétypal (millénarisme). Ensuite advient le paroxysme de la crise qui accompagne le paroxysme de la souffrance de ce petit groupe. Finalement, c'est ce petit groupe devenu, à la faveur du mépris des autres et de sa souffrance, une véritable réincarnation de l'Ancêtre, de son récit et de son paradis, qui s'impose comme leader de la société et dont la réflexion messianiste, millénariste et nativiste devient le nouvel ordre social. La société vit alors une phase de revitalisation, de résurrection; c'est l'Ancêtre qui réinstaura son ordre, certes primordial, mais plus complexe que le précédent. Par le petit groupe « torturé », la société redevient incarnation de l'Ancêtre. Ce petit groupe, lui-même réincarnation de l'Ancêtre, véritable hiérophanie, est la première instance sociale revitalisée. Les membres du groupe guérissent tout à coup des graves problèmes de santé physiques et psychologiques qui les accablaient. Ils sont l'Ancêtre, mieux adaptés, donc plus conscients et plus sains (saints).

Ce mouvement de revitalisation, on s'en doute un peu déjà, réitère, à l'insu des acteurs sociaux, l'archétype de la « torture adoptive ». Ainsi que René Girard l'écrit au sujet des Tupinamba, les mouvements de revitalisation « suivent un modèle ou plutôt parce que le système rituel [enfoui au plus profond de leur inconscient collectif] suit ce modèle pour eux »[24]. Plus loin, il précise sa pensée : « L'efficacité du rite [devenu archétype de l'inconscient collectif dans des sociétés plus complexes] est une conséquence de l'attitude religieuse en général; elle exclut toutes les formes de calcul, de préméditation, de « planning » que nous avons tendance à imaginer derrière des types d'organisation sociale dont le fonctionnement nous échappe »[25].

Lors des mouvements de revitalisation, les sociétés reprennent, elles aussi, mais à un niveau encore plus profond de leur inconscient collectif, l'archétype de la torture adoptive sacrificielle et chamanique. Comme pour le sacrifice ou l'avènement d'un nouveau chamane ou pour le rituel chamanique, la société doit entrer en phase de crise. Pour canaliser la souffrance et la violence, un candidat chamane ou un chamane ou une victime sacrificielle, est désignée. C'est le petit groupe qui joue ce rôle. Par la torture, se symbolise cette canalisation de la souffrance et de la violence. Ce petit groupe souffre de plus en plus. Le torturé doit donc mobiliser les ressources les plus profondes pour surmonter cette épreuve : il doit devenir l'Ancêtre. Le petit groupe torturé doit faire de même; face à sa désespérance, il mobilise ce qui lui apparaît le plus adaptatif : le modèle de l'Ancêtre dont il se fait le « médium ». Le paroxysme du désordre social lors des mouvements de revitalisation, correspondant à la mort du sacrifié ou du candidat ou du chamane, permet le retour de l'Ancêtre et le rétablissement de son ordre (plus complexe), de ses lois. Et cela aussi bien

dans les sociétés à chamane ou à sacrifice que dans les mouvements de revitalisation.

La révolution sandiniste du Nicaragua actualise l'archétype de la torture adoptive

C'est le modèle théorique des « mouvements de revitalisation », modèle à l'interface des recherches historiques, sociologiques et anthropologiques, que j'ai mis en œuvre pour étudier la révolution sandiniste du Nicaragua. Il s'avère que ce modèle, conçu pour l'étude de petites sociétés autochtones, rend rigoureusement compte d'une société de quatre millions de personnes. L'histoire de la révolution correspond à l'itinéraire des mouvements de revitalisation et aux processus sacrificiels et chamaniques. Là aussi il y eut un petit groupe de sacrifiés-chamanes, les guérilleros sandinistes dirigés par Carlos Fonseca Amador considéré comme la résurrection du Héros mythique Sandino, lui-même véritable réincarnation de Quetzalcoatl, le Grand Esprit précolombien refoulé par le catholicisme espagnol depuis cinq cents ans. Par sa vie même, Carlos Fonseca fut un « martyr », un « torturé ». Selon Rius, « Carlos naît et grandit comme une victime [sacrificielle!] au milieu de privations, de la pauvreté et du manque de père »[\[26\]](#). Fonseca, en subissant intensément la torture sociale de la dictature sanguinaire, est devenu la réincarnation du « dieu » Sandino-Quetzalcoatl. Sergio Ramírez, le grand intellectuel sandiniste qui considère Fonseca comme le guide suprême de la révolution, écrit : « Mais, en fin de compte, c'était l'esprit de Sandino [Quetzalcoatl] qui avait guidé le peuple à la victoire »[\[27\]](#). Tomás Borge, un commandant de la révolution, apprenant de la prison la mort au combat de Fonseca déclara ce qui deviendra un véritable slogan sandiniste : « Carlos est de ces morts qui ne meurent jamais ». L'immortalité, caractéristique capitale de la consubstantialité à Sandino-Quetzalcoatl, devenait celle du sacrifié paradigmatique des autres fils de Sandino-Quetzalcoatl, c'est-à-dire des autres sacrifiés sandinistes.

Après avoir donné tout ce qu'il a, le sandiniste, pour accéder au statut de martyr et héros immortel et, donc, tout-puissant, doit ensuite donner sa vie pour la foi envers le peuple : « Les martyrs du Nicaragua, écrit Fonseca, tombent en ayant la foi dans le peuple du Nicaragua. Et le peuple du Nicaragua saura être fidèle à la foi et à l'espérance de ses martyrs et héros immortels »[\[28\]](#). En outre, le sacrifié doit se considérer comme un privilégié : « Perdre la vie ou répandre son sang n'est pas pour le guérillero une condamnation, c'est l'offrande qu'il s'accorde pour qu'advienne le jour lumineux où l'or vil ne disposera pas d'esclaves ni d'empires »[\[29\]](#). Le martyr et héros sandiniste est à la fois la victime, le bourreau et le dieu Sandino-Quetzalcoatl.

Une autre condition s'ajoute pour que le rituel soit complet : l'advenue du « jour lumineux », autrement dit, il faut que « le sacrifice soit une offrande pour un monde nouveau »[\[30\]](#). Reste la dernière étape du rituel, la divinisation, ou l'immortalisation, qui confère la toute-puissance. Fonseca, après avoir parlé de la puissance du martyr David Tejada, confondu à la puissance du volcan, métaphore méso-amérindienne de la toute-puissance divine, ajoute : « Le corps martyrisé de David Tejada gît dans les entrailles du volcan Santiago. Les tombes de tous les martyrs nicaraguayens doivent aussi se convertir en volcans, volcans qui lanceront le feu qui réduira en cendre le crime, le vol, le pillage [stress, désordre social]. Volcans qui lanceront la lumière qui illuminera l'avènement du jour nouveau

tant désiré, jour pléthorique de justice [société revitalisée par les valeurs ancestrales] »[31]. En outre, ce volcan, le plus important du Nicaragua, s'appelle Saint-Jacques (Santiago), du nom du saint le plus puissant du panthéon nicaraguayen. Il est représenté comme un invincible cavalier-guerrier.

Les sandinistes, petit groupe de guérilleros réfugiés dans les montagnes, ont vécu la faim, la peur, le rejet, le mépris. Plusieurs sont morts au combat, la plupart ont été blessés ou torturés dans les prisons de la « Guardia Nacional ». Ils ont pris volontairement en charge la souffrance collective. À la faveur du paroxysme du chaos, les sandinistes ont pris le pouvoir et réinstauré la société idéale de Sandino, de Quetzalcoatl. Mystérieuse synchronicité : les principales villes du Nicaragua se sont soulevées à l'unisson, ont basculé la « Guardia Nacional » et le régime dictatorial et, spontanément, sans en avoir été instruits par les cadres révolutionnaires, ont proclamé les valeurs sandinistes, celles de Quetzalcoatl. Non seulement les sandinistes, mais tout le peuple, sont devenus, par delà la mort sacrificielle des sandinistes et l'itinéraire initiatique (chamanique) du peuple, la réincarnation des philosophes et des théologiens précolombiens et de Quetzalcoatl. Par la torture et le sacrifice, les sandinistes d'abord, et les Nicaraguayens ensuite ont été adoptés par les dieux en devenant les dieux eux-mêmes : Sandino, Fonseca, Quetzalcoatl...

Les Nicaraos, principal groupe amérindien du Nicaragua, qui étaient des Toltèques, fidèles de Quetzalcoatl, vaincus, dominés et esclavagisés par les Aztèques, ont émigré depuis le Mexique jusqu'au Nicaragua. Quetzalcoatl, leur dieu humaniste et pacifiste, a été culbuté par Tonatiuh-Tezcatlipoca, dieu sanguinaire et *martialiste* que la mentalité des conquistadores espagnols n'a fait que prolonger tout au long de l'histoire jusque dans la dictature somoziste. Par la révolution sandiniste, à la faveur du chaos, du désordre du système social, Quetzalcoatl prend sa revanche sur Tonatiuh-Tezcatlipoca. Quetzalcoatl réinstaure sa propre société idyllique. Dit autrement, les sandinistes culbutent les somozistes et réinstaurent les valeurs, les normes, les principes de leur Ancêtre. À leur insu, ils sont devenus les médiums, les réincarnés de Quetzalcoatl.

Les sandinistes ont élaboré un discours des plus modernes, des plus élégants et d'une très grande originalité. Se situant dans la mouvance de la gauche politique, ce discours, touchant tous les aspects de la vie sociale, communautaire, familiale et individuelle, n'est pas cubain ni soviétique ni chilien ni scandinave (social-démocrate). Il est spécifiquement nicaraguayen. Intrigué par une telle originalité, j'osai émettre l'hypothèse que ce discours était le clone moderne et plus complexe du vieux discours philosophico-théologique des ancêtres toltèques et de leur dieu Quetzalcoatl. Après avoir fait une analyse de contenu de plusieurs milliers de pages de journaux, revues, livres publiés par les sandinistes, j'ai été surpris de constater que la structure et le sémantisme sandinistes correspondaient termes à termes à la structure et au sémantisme de la philosophie et de la théologie toltèque[32]. Ce constat allait beaucoup plus loin que l'hypothèse de départ qui était déjà considérée comme ésotérique, voire farfelue, par la frilosité académique. L'énigme de l'originalité sandiniste était levée. Les sandinistes ont été les médiums inconscients des ancêtres, mais à un niveau plus élevé de complexité.

Ce qui semblait une aberration archaïque, la torture adoptive, le sacrifice divinisant, l'itinéraire et le rituel chamanique pour réinstaurer les lois de l'Ancêtre et sa société paradisiaque, s'avère, pour les petites sociétés (les Sénécas) et même pour une société complexe (le Nicaragua), une loi de l'histoire, de l'évolution. Et cela, on le verra, non

seulement pour les sociétés, mais pour les personnes, les familles et la totalité de l'humanité.

L'archétype de la torture adoptive est au fondement des lois de l'évolution de la matière, de la vie et du cosmos

Cette loi de la « torture adoptive » d'une infime minorité (sacrifiés, chamanes) pour la régénération ou complexification des lois (identité) d'un système n'est pas une perversion humaine. Elle est au fondement même de l'évolution de la matière, de la vie, du cosmos. Tous les systèmes ouverts physico-chimiques, selon Ilya Prigogine[33], évoluent vers des niveaux plus élevés de complexité, vers plus de stabilité, en rétablissant ses lois dont il s'était écarté d'autant plus qu'il était antérieurement engagé dans un processus de désordre. C'est quand il atteint le paroxysme de son désordre tolérable que, brusquement, il rétablit à l'unisson, mais de façon plus complexe, ses lois originelles et originales – ancestrales, pourrait-on dire. L'identité du système doit se revitaliser et évoluer pour perdurer et s'adapter. Pour que les choses se passent ainsi, Prigogine a observé, dans une infime région du système, que, dès que celui-ci entre dans une phase de désordre, de chaos, de crise, une fluctuation microscopique, conforme aux lois spécifiques, originelles de ce système, se dynamise dans cette région. À l'instant même où le système va éclater, cette fluctuation infime, porteuse de l'identité, des lois du système, envahit la totalité du système et impose ses lois en le régénérant tout en le complexifiant. Quelque chose de marginal, mais révolutionnaire et conservateur (identité) à la fois, est « adopté » par l'Ancêtre, devient l'Ancêtre, c'est-à-dire le système physico-chimique lui-même.

Quand le système bascule du chaos à la complexité (éléments plus et mieux interreliés selon les lois régénérées du système) , les lois originelles du système, déjà ré-expérimentée par la fluctuation microscopique régionale, s'imposent brusquement à l'ensemble du système. Toutes les régions du système fluctuent à l'unisson, exactement comme cette infime région, sans qu'elles en aient été informées par le réseau de diffusion normale de l'information. Tout s'opère instantanément, comme dans la non-séparabilité quantique, équivalente de la synchronicité jungienne.

L'ancêtre (lois physico-chimiques ou sociologiques ou psychologiques ou cosmiques), tel un fantôme transgressant les lois spatio-temporelles de causalité, envahit subitement tout le système par son omnipotence et son omniprésence. Le même phénomène a été observé dans les mouvements de revitalisation et lors du paroxysme du désordre au Nicaragua. Peu avant le triomphe des sandinistes, les principales villes du Nicaragua se sont insurgées, presque en même temps, sans que les sandinistes aient eu le temps d'envoyer leurs cadres auprès de ces populations pour les instruire et les embrigader. Les sandinistes pensaient que les masses les appuieraient; ce fut le contraire qui se produisit. Le Nicaragua se révélait subitement sandiniste, tant et si bien que ce sont les sandinistes qui ont dû appuyer la population. Ils ont pu prendre le pouvoir à la faveur de cette insurrection populaire généralisée où le peuple réclamaient les idéaux que les sandinistes proclamaient. Tous, à l'unisson, étaient les médiums de Quetzalcoatl-Sandino, dont l'omniprésence et l'omnipotence se révélaient par la magie de la synchronicité.

La tradition judéo-chrétienne est hantée par cet archétype :

le cas de l'Apocalypse

Le modèle de la torture adoptive, archétype sacrificiel chamanique et christique, constitue la trame de fond plus ou moins voilée des mythes judéo-chrétiens. Dans le chapitre portant sur la Shoah (extermination des juifs d'Europe), on verra, notamment, comment les récits d'Abel-Cain et de Job permettent de mieux comprendre la torture adoptive des juifs ashkénazes par les juifs séfarades.

Parmi tous les récits bibliques, il en est un qui témoigne de la torture adoptive avec éloquence et élégance : l'Apocalypse. Il le fait par le détail, mettant en scène tous les éléments du système déployés jusqu'ici. Au début, l'Ancêtre prestigieux et tout-puissant « siégeant sur le trône »[\[34\]](#), entouré de sa cour panthéonique, les vingt-quatre vieillards et les quatre vivants (esprits auxiliaires du Grand Esprit), remet le livre (récit des origines) à l'Agneau égorgé (le torturé). Celui-ci, le messie (messianisme), doit maintenant réinstaurer l'ordre paradisiaque des origines (nativisme) pour le prochain millénaire (millénarisme). Ensuite le système terrestre entre dans une grave phase de désordre, de chaos. Plus tard, apparaît un petit groupe de personnes marquées du « sceau de Dieu ». « Ce sont ceux qui viennent de la grande épreuve [torturés] : ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau »[\[35\]](#). Par la torture, ce petit groupe, les 144,000, a été adopté par l'Ancêtre, le Christ. Cependant, ils continuent de souffrir et à prier pour qu'il leur soit rendu justice car ils sont persécutés, pourchassés et même assassinés, sacrifiés. Ils sont les seuls à comprendre le « cantique nouveau » que les anges chantent devant le trône. « Nul ne pouvait entendre le cantique, [...] hormis les rachetés de la terre [...] ceux-là suivent l'Agneau partout où il va; ceux-là ont été rachetés d'entre les hommes comme prémices pour Dieu et pour l'Agneau partout où il va »[\[36\]](#). Dieu et l'Agneau, représentations de la société régénérée, se réincarnent dans ce petit groupe qui va réinstaurer le Royaume de Dieu et du Christ-Roi. Non seulement ils possèdent l'information du système, le cantique, mais ils sont cette information, puisqu'ils sont divinisés.

Le chaos écologique, économique, politique, religieux, moral décrit dans l'Apocalypse met en scène, à un niveau dramatique extrême, les mêmes thèmes (épidémies, orgies, pollutions, famines, assassinats, exploitation matérielle et humaine, catastrophes naturelles, guerres...) tout au long de la narration du processus du chaos, le petit groupe s'organise et se prépare à l'éclatement total du système terrestre. Et ce, malgré et grâce au fait qu'on mène « campagne contre les saints »[\[37\]](#) qu'on les enchaîne et qu'on les tue par le glaive[\[38\]](#). « Voilà qui fonde l'endurance et la confiance des saints »[\[39\]](#). La torture provoque chez eux la résilience, c'est-à-dire la mobilisation de ressources exceptionnelles, « divines ».

C'est par eux, avec eux et en eux, à la faveur du paroxysme du chaos qu'« Il prend possession de son règne, le Seigneur, le Dieu maître de tout »[\[40\]](#). Le petit groupe, réincarnation de Dieu et de l'Agneau, les Ancêtres prestigieux, réinstauré la toute-puissance de Dieu et du Christ-Roi. « Puis, je vis un ciel nouveau, une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre ont disparu [...] Et je vis la Cité sainte, Jérusalem nouvelle, qui descendait du ciel, de chez Dieu; elle s'est faite belle comme une jeune mariée, parée pour son époux. J'entendis alors une voix clamer, du trône : " Voici la demeure de Dieu avec les hommes. Il aura sa demeure avec eux; ils seront son peuple, et lui, Dieu-avec-eux, sera leur Dieu. Il

essuiera toute larme de leurs yeux : de mort, il n'y en aura plus; de peur, de cris, de peine, il n'y en aura plus, car l'ancien monde s'en est allé " »[41].

Dans le chamanisme, le sacrifice et les mouvements de revitalisation, les individus, la société et le petit groupe guérissent miraculeusement de leurs problèmes de santé physique et psychologique en rétablissant l'ordre primordial et la toute-puissance de l'Ancêtre, par delà le paroxysme du chaos, de la souffrance. Ainsi cela se passe dans l'Apocalypse où le petit groupe guérit miraculeusement, lui aussi, de ses problèmes en rétablissant l'ordre et la toute-puissance divine, par delà le septième sceau, la septième trompette et la septième coupe signifiant les dernières catastrophes planétaires.

Psychogénéalogie, couples, familles, dans la tourmente de l'archétype

L'archétype de la torture adoptive peut permettre d'approfondir nos compréhensions de nombreuses conduites psychogénéalogiques, familiales et interrelationnelles.

Les scènes de violence (torture) conjugale ne cherchent pas la violence, mais bien la réconciliation (adoption) en vue de réinstaurer la passion amoureuse originelle qui s'émousse, s'use avec le temps (nostalgie du paradis des origines ancestrales). On comprend ainsi pourquoi la victime aime son bourreau et l'incite souvent à la torturer

L'enfant turbulent qui exaspère ses parents pour « attirer l'attention », soi-disant, ne cherche pas la punition, la fessée (torture), mais la fusion à ses parents (adoption), celle qu'il a expérimentée dans la matrice et sur les seins maternels (paradis des origines ancestral).

Une femme développe un cancer (torture). Son mari, distant et froid dans sa relation avec elle au début du processus du cancer, se rapproche d'elle et se refusionne passionnément (adoption). Ils retrouvent leurs premières passions amoureuses (réitération des origines). Et la femme guérit. Quelques années plus tard, la relation s'est de nouveau refroidie. Il faut maintenant s'attendre à ce que la maladie revienne (torture). En effet, elle a appris que, quand elle est gravement malade (torture), son mari lui revient (adoption) comme aux plus beaux jours (réitération des origines). La seule façon d'éviter le retour du cancer serait que la souffrance qui se manifeste par la maladie – souffrance qui est la sienne, mais surtout celle de son mari, car c'est elle la victime sacrificielle sur qui se canalise la souffrance du couple et du bourreau – se libère à la faveur des aveux authentiques du mari (torture plus profonde, mais libératrice). Les pulsions sexuelles extra-conjugales de celui-ci cherchent à refouler une souffrance profonde qui alimente le cancer de la femme. Dévoiler l'impensable, l'indicible provoquerait un tel chaos (torture), chez lui surtout, qu'une réconciliation profonde et définitivement curative (adoption plus profonde) serait désormais possible.

Une jeune femme, abandonnée de son compagnon, souffre beaucoup (torture). Celui-ci se sent prisonnier de sa souffrance; il en est en même temps attendri et se sent à nouveau attiré par elle (adoption). Ils reprennent momentanément leur relation. Il l'abandonne à nouveau. Cette fois, sa souffrance ne suffit plus à ramener son compagnon. Elle développe alors des scénarios fantasmatiques où elle est aux prises avec une maladie mortelle, ou encore grièvement blessée aux soins intensifs à l'article de la mort, ou encore comateuse

suite à l'ingestion suicidaire d'une grande quantité de médicaments. Alerté, son compagnon vient à son chevet et retombe en amour (adoption) comme aux premiers jours (réitération des origines). Dès lors, à la fin heureuse de ce scénario, elle ressent un authentique apaisement qui parfois dure une journée ou deux. Cette femme ayant été abandonnée toute petite par son père, investit, dans sa relation à son compagnon, la réparation de cette blessure profonde. Elle cherche donc à réinstaurer les moments paradisiaques qu'elle a vécus avant cet abandon par son père (Ancêtre). Dans son cas, l'archétype de la torture adoptive, scénarisé le jour, joue le même rôle qu'un rêve compensatoire la nuit. Comme dans le cas précédent, c'est elle, victime sacrificielle, qui canalise la souffrance refoulée du couple et du compagnon.

Le suicidé est la victime sacrifiée par toute la famille qui jouit de sa souffrance

Le système familial obéit sans cesse, lui aussi, à l'archétype de la torture adoptive. Comme le sacrifié de jadis, le candidat au suicide-sacrifice, par sa différence parfois subtile et par sa fragilité le rendant perméable aux énergies ambiantes, le système familial canalise sur lui les violences et les souffrances refoulées par tout un chacun. Au fur et à mesure de ce transfert d'énergies mortifères, la violence et la souffrance psychique (torture) s'accroissent chez le suicidaire.

Celui-ci émet des signes de détresse, qui, le plus souvent et curieusement, ne sont reconnus par personne. La souffrance collective, dont il est le médium, trouve sa résolution par le geste de violence, médium de celle de la famille, envers lui-même. En tant que victime douloureuse torturée, il est médium de la souffrance familiale; en tant que bourreau, il devient médium de la violence familiale; et, en tant que sacrifié exécuté, il devient le centre de la famille, c'est-à-dire la famille elle-même. Celui qui se sentait rejeté – et il l'était véritablement – devient l'adopté. Analysant les lettres laissées par les suicidés, Jacques Pierre considère que ceux-ci s'instaurent « définitivement en l'Être » (Dieu) et se donnent « une assise absolue »^[42]. Quoi de mieux qu'un « bon » suicide dans une famille pour ressouder des liens qui étaient devenus de plus en plus lâches ou conflictuels ! Tout le système familial se revitalise grâce au suicidé qui, désormais, sera aimé et vénéré comme un dieu. Instauré dans l'absolu, il impose à la famille l'ordre qu'il désirait : être au centre du système comme le totem, c'est-à-dire au lieu de l'Ancêtre lui-même. Il a été la fluctuation microscopique régionale, le prophète et son petit groupe torturés, rejetés, méprisés pour ensuite, à la faveur du chaos qu'est son suicide et l'effet d'effroi, s'instaurer dans l'absolu et imposer, par son omnipotence et omniprésence, un nouvel ordre. Il en serait ainsi, mais à un niveau d'efficacité moindre, pour les cas de suicides ratés. Il y aurait aussi torture et adoption mais avec vénération moindre et provisoire.

Inconsciemment, le suicidaire désire créer une tourmente familiale, un chaos total pour parvenir à ses fins de reconnaissance divine. Mais ce désir n'est pas seulement le sien propre, mais celui de tout le système familial. Ainsi, chercher à dissuader le suicidaire en lui montrant l'« abomination de la désolation » qu'il va provoquer – dernière trouvaille en matière de prévention du suicide – ne peut être qu'un encouragement à passer à l'acte, parce que c'est précisément ce que l'archétype de son inconscient recherche

désespérément. C'est lui donner les bons arguments. Souvent, j'ai été, dans ma pratique psychothérapeutique, confronté à des patients suicidaires. Aucun n'est passé à l'acte ni n'a tenté de passer à l'acte. Même que les idées suicidaires s'estompent avec mon approche du suicide qui consiste en sa banalisation. Comment faire? Tout simplement en reconnaissant avec le suicidaire que le suicide est une solution possible pour neutraliser l'insupportable souffrance et qu'il mérite d'être envisagé. Le psychothérapeute étant une personne importante pour le suicidaire, il se trouve lui aussi happé dans la tourmente du système familial – non seulement le thérapeute, mais aussi les amis, les collègues, la communauté peuvent prolonger ou refléter le système familial. Si le thérapeute est capable, après l'avoir fait pour lui-même, de dédramatiser authentiquement l'acte et, surtout, ses effets auprès de ses proches, la dissuasion advient d'elle-même. Cependant, l'opération est délicate. En effet, si l'intervenant joue un jeu, fait semblant en refoulant ses peurs, ses effrois face au suicidaire, celui-ci le ressent inconsciemment et se retrouve avec un autre encouragement au suicide : la souffrance et la violence refoulée du thérapeute lui-même. Le thérapeute, qui procéderait soit en dramatisant l'acte et ses effets dévastateurs, soit en dédramatisant mais en refoulant sa propre frayeur, ne fait qu'utiliser son patient pour se soulager de sa propre misère en la lui transférant... bien inconsciemment. Le suicide, ou les tentatives, de son patient joue évidemment le rôle du sacrifié archétypal ou du rituel chamanique : la revitalisation, la résurrection. Et même le psychothérapeute en tire des bénéfices.

La maladie d'une personne est le symptôme de la souffrance familiale refoulée (esprit maléfique)

La même dynamique de l'inconscient familial joue dans les cas de maladies physiques ou psychiques. Une femme, atteinte d'un cancer du sein, refuse tout traitement de la biomédecine. Même si le cancer est très avancé, elle opte pour une thérapie alternative. Croyant que je pouvais l'aider, elle vient me consulter. Dès la première séance, à la suite d'un exercice d'inspiration chamanique, elle est surprise par une montée d'angoisse, de désespoir, elle qui avait eu jusqu'alors une pensée hyper-positive. Elle bascula radicalement dans la pensée la plus négative; elle ne se comprenait plus. Au moment même de cette séance, quatre de ses sœurs (elle en a onze), sa mère, une nièce et son époux ressentent même angoisse et même désespoir. Sans doute que toute la famille a ressenti quelconques émotions. Cependant, les sept membres de la famille les plus sensibles l'ont vécu assez dramatiquement pour soit consulter en psychiatrie, soit recourir à mon support. Dès ce jour, le cancer s'est estompé jusqu'à la guérison; et le système familial, qui vivait des tensions et même des conflits très graves, a rétabli une certaine harmonie. Le cancer de cette femme condensait une souffrance et une violence collectives. L'acte chamanique la libéra de cette souffrance et de cette violence pour la retourner à la communauté : l'époux, les sœurs, la mère, la nièce. Cette patiente, la torturée, était pour la famille, l'équivalent du prophète et son petit groupe pour la société sénecas, ou la fluctuation microscopique régionale pour le système physico-chimique de Prigogine. Très rejetée naguère par la famille, elle en fut, suite au paroxysme du désordre qui survint lors de la première séance et avec sa guérison, le centre des réconciliations. Elle devint à la fois l'adoptée et l'héroïne.

Un homme est en phase terminale de cancer. Les médecins ne lui donnent que

quelques jours à vivre. Son épouse commence un épisode d'angoisse jusqu'au désespoir total. À ma grande déception, deux semaines plus tard, sa souffrance est refoulée par une puissante médication et l'internement en psychiatrie. Dès le début de cet épisode, son époux, contre toute attente, prend du mieux; et, au bout des deux semaines, il sort de son agonie et se sent en pleine forme. Six mois plus tard, le cancer a repris ses droits et il meurt. Pour que l'homme guérisse, il fallait que la femme souffre. Au début, l'exercice chamanique a réussi. La femme savait que sa souffrance psychologique, qui en fait était une souffrance-violence collective se symptomatisant dans le cancer de l'homme, guérissait son époux. Cependant la peur, la panique, le désespoir étaient tellement insupportables qu'elle choisit de « tuer » son mari, malgré tout son amour pour lui. Je ne pus l'en empêcher. Si je parle de cet échec chamanique, ce n'est pas pour montrer ma magnanime humilité, mais pour montrer que c'est la femme, plutôt que moi, qui est la chamane, prenant sur elle, en elle les démons (souffrance collective) qui se matérialisaient dans le cancer de l'homme. Mon rôle n'était que de la soutenir dans cette opération périlleuse qui l'a, de fait, amenée jusqu'aux abîmes de la folie. A-t-elle été trop peureuse? Ou ai-je été incapable de la rassurer suffisamment? Ou sont-ce mes propres peurs que je lui ai transférées?

Ce cas-ci, comme celui qui suit, montre comment l'archétype de la torture adoptive, dans sa variante chamanique, permet d'expliquer des phénomènes concrets courants, phénomènes passant soit inaperçus, soit inexpliqués.

Le malade et le suicidé jouent des rôles sociaux

Un homme très mal-en-point, souffrant d'une grave dépression, de douleurs rhumatismales très handicapantes, de maux de tête et de fatigue chronique, prend le métro pour venir à son rendez-vous de consultation. En entrant dans une station, le train s'arrête brusquement. À moitié entrés dans la station, les wagons se délestent de leurs passagers qui figent sur place, comme dans un état de transe. Des gémissements, des cris de désespérance envahissent toute la station et paralysent les gens. Personne ne peut bouger, c'est l'hébétude totale; tous sont saisis de frayeur. On ne tarde guère à se rendre compte qu'un jeune homme s'est jeté devant le train et gît écrasé agonisant, sous le wagon. Tout à coup, un cri ahurissant déchire l'espace-temps. Il vient de mourir. Peu après, à peine sorti de la station, mon patient se rend compte que tous ses symptômes physiques et psychologiques sont disparus. Éberlué, il ne comprenait pas ce qui venait de lui arriver; il me raconta; je lui expliquai; il comprit. Il comprit que le jeune homme, torturé, adopté par lui (mon patient), en mourant, provoquait la résurrection chez ceux qui, avant lui, se « mouraient ».

Sans doute que d'autres personnes guérissent grâce à cet événement qui mit en scène un implicite, mais non moins véritable, rituel chamanique de guérison. Un suicide, rituel chamanique implicite de guérison, alloue de grands bénéfices au système familial du suicidé – on l'a bien vu. Cependant, la société globale tirerait aussi, mais de façon moins évidente, des avantages importants de son haut taux de suicide. Voilà sans doute pourquoi la société forme des intervenants (psychologues, psychiatres, éducateurs, travailleurs sociaux...) qui favorisent le suicide. Voilà sans doute pourquoi aussi la société vénère les grands dealers de drogue, Hells Angels et cie., en officiant en leur honneur des grandes messes diacres/ sous-diacres (méga procès) qui stimulent l'identification des jeunes à ces criminels dont

l'emprisonnement amène ces jeunes à les remplacer sur le terrain. L'anarchie régnant dans le trafic de la drogue fait en sorte que le monopole du marché, naguère contrôlé par les Hells, éclate; la concurrence fait chuter les prix; les petits dealers pullulent; et la jeunesse, fragilisée par une notable augmentation d'une consommation plus à la portée du budget des jeunes, se suicide à qui mieux mieux. La liste des actes manqués par la société qui désire jouir de ses suicidés pourraient s'allonger ad nauseam. Le taux de suicide dans la société joue le même rôle qu'un suicide dans une famille : canaliser, endiguer une souffrance collective aux bénéfiques, illusives et provisoires, de la société comme de la famille. Les grandes théories de l'évolution et de l'histoire sont, elles aussi, soumises au totalitarisme archétypal de la torture adoptive. Plus la taille d'une espèce, d'une société ou d'une civilisation est grande, plus longue seront les périodes temporelles de torture adoptive. Aussi, les torturés peuvent s'échelonner sur plusieurs générations de mouches, de singes, d'oiseaux, d'humains... Prenons l'exemple des mouches drosophiles qui illustre bien que même les lois de l'évolution des espèces n'échappent pas à l'archétype de la torture adoptive. Mais auparavant, examinons la ruade actuelle des transformations corporelles.

Torture adoptive par les transformations corporelles

L'engouement pour les transformations corporelles par la chirurgie plastique, Botox, piercing, liposuccion, teinture de cheveux, épilation, maquillage, etc., correspondrait à un désir de torture adoptive. Nos artistes de la scène (les actrices vieillissantes notamment), obsédés par la reconnaissance (adoption) sociale, entraînent dans leurs ornières masochistes des centaines de milliers de victimes sacrificielles. Castration de la pilosité, excision des petits bouts qui dépassent, scarification par tatouages, etc., on se hait à mort pour recevoir de l'«amour». Nos sociétés sont entrées dans l'ère de la michaeljacksonisation.

Lors d'une émission radio-canadienne, d'éminents anthropologues et sociologues québécois ont cherché à réfléchir sur la question. Ces intellectuels, dont Bernard Arcand et Louise Vandelac, ont vendu leur âme au diable de la post-modernité. En effet, leur explication du phénomène tournait autour de l'individualisme à outrance. Selon eux les individus ne pouvant plus s'identifier à de grands projets collectifs modernes nourris par de grands récits (mythes, idéologie, religions, etc.) se replient sur eux-mêmes, devenant ainsi leur propre projet post-moderne nourri par leur petit récit individuel (narcissisme, spiritualité personnelle à la carte, surconsommation égotique, etc.).

Comment concilier ce point de vue avec le désir de tous ces mal-aimés d'être reconnus, acceptés, adulés – bref adoptés – par la société? Ils renoncent précisément à leurs individualités pour correspondre aux attentes sociales. Le désir de la société envers eux est introjecté. Ils sont littéralement possédés par les diktats esthétiques de la société. Leur renonciation à eux-mêmes constitue une véritable haine de leur identité génétique, un refus catégorique d'appartenir à une hérédité parentale/ancestrale. Ils en arrivent à avoir honte de leur code génétique, leur phénotype (traits physiques et psychiques) trahissant un génotype encombrant. Chaque trait du visage réincarne un ancêtre quelconque avec ses secrets honteux, souffrances accablantes confusément ressenties dont ou veut se couper en coupant ces traits, en les faisant disparaître à ses propres yeux qui ne sont que les relais du regard sociétal. Autant de traits autant d'ancêtres qui gémissent dans le visage. Et plus on vieillit,

plus ils gémissent. Il faut les faire se taire, car la société en frémit d'effroi.

Cette mode est en réalité un épiphénomène qui s'enracine dans une dynamique socio-historique plus globale : une grande mutation qui implique une rupture d'avec le passé. Mais le passé est tenace et il suffit qu'on veuille s'en libérer pour qu'il cherche à s'accrocher intempestivement. Les chaînes du passé ne sont, en réalité, que ces souffrances transgénérationnelles héritées des ancêtres, souffrances qu'on a, encore naguère, appelées « péché originel ». La transformation physique, constitue une tentative naïve et erratique d'exorciser ces démons qui se matérialisent comme autant de gargouilles dans les visages et qui font horreur à la société. Les femmes en sont évidemment plus affectées, car, on le sait depuis toujours, elles ont des accointances privilégiées avec le démon, c'est-à-dire avec cet héritage de souffrances transgénérationnelles ou péché originel qu'elles portent et transmettent plus que les hommes. Elles vont donc avoir plus de propensions à la transformation physique, donc à la torture adoptive.

Collectivement et historiquement nous sommes en plein processus « baptismal » où nous parvenons enfin autant à idéal freudien que jungien, c'est-à-dire au parricide (tuer les parents) pour que vivent et s'individuent le fils et la fille. La psychanalyse se devait donc d'abord de déboucher sur la douloureuse expérience du parricide qui consiste essentiellement à se libérer de la souffrance qui nous lie au père et davantage à la mère. Mais la psychanalyse devait ensuite et surtout, et ce, depuis une vingtaine d'années, d'explorer, pour s'en libérer, les souffrances transgénérationnelles héritées de nos ancêtres.

Ce processus « baptismal », purification du « péché originel », ne peut se réaliser que par la prise de conscience de nos souffrances transgénérationnelles hantant notre inconscient qui est notre corps concentré dans notre visage. L'humanité entière est en tension vers cette libération de la souffrance ancestrale qui émerge depuis l'inconscient personnel et collectif d'une façon plus ou moins claire, mais plus obscure que claire, dans toutes les consciences individuelles. Une infime minorité a le courage de l'explorer et de la ressentir pour s'en libérer. D'autres, paralysés par la peur, s'abîment dans les compulsions (surconsommation, alcool, drogues, divertissements, fantasmes, perversions sexuelles, etc.) pour refouler cette souffrance. D'autres, enfin, se mutilent le corps pour se distraire des maux de l'« âme » génétiquement transmis et fuir ainsi leur véritable identité et leur destin.

Cette formidable mouvance historique baptismale, qui se vérifie chez une infime minorité d'« ardents » au sens teilhardien du terme, se manifeste chez la très grande majorité par sa résistance exacerbée à la souffrance que sont ces esprits maléfiques hantant autant de traits ou rides du visage. La dysmorphophobie, ou peur des déformations physiques, distrait l'attention sur ce qu'on identifie comme étant des défauts. Ainsi, on peut mieux nier une souffrance qui semble impossible à reconnaître et à ressentir. Et pour s'en libérer véritablement comme le font ces « ardents », il faut avoir le courage de la reconnaître et la ressentir. Si, on ne somatise pas une souffrance refoulée par la maladie dans un membre ou un organe ou une fonction physiologique, on la projette sur un défaut qu'on fait disparaître. Mais un autre défaut va bientôt être découvert et honni.

Loin d'être un projet individualiste, la dysmorphophobie est une véritable torture adoptive où l'individu se nie lui-même, sacrifie son identité propre pour se perdre et s'unir à la volonté collective, ou divine. L'individu sacrifié devient donc la société elle-même qui se nourrit du sacrifié. En effet, il aime la société et la société l'aime parce qu'il est devenu elle-

même en renonçant à lui-même. Il n'existe plus, car, par sa mort sacrificielle, il est devenu le dieu, c'est-à-dire la société elle-même.

Est-ce que cela se passe véritablement ainsi? Passablement! En effet, c'est le désir de reconnaissance sociale qui est la motivation consciente. Et si la victime sacrificielle pense qu'il s'agit seulement d'un désir individuel, d'une motivation personnelle, c'est qu'elle ignore qu'elle a introjecté un désir collectif; et, comme le sacrifié aztèque ou iroquois, elle est devenue le médium de la société, authentique réincarnation du dieu, hypostase de sa société. En outre, on sait effectivement que bien des transformations physiques favorisent non seulement les artistes de la scène, mais aussi les autres, surtout les femmes, dans toutes sortes de carrières et de relations sociales ou érotiques.

Les lois de l'évolution des espèces n'échappent pas à l'archétype

Après la guerre 39-45, pour exterminer les mouches drosophiles, on a saupoudré, dans de vastes régions de la terre, le DDT, accumulé dans certains arsenaux comme armes chimiques. On n'en voyait plus; on pensait les avoir toutes exterminées. Grossière erreur, puisque, deux ans plus tard, réapparurent ça et là quelques individus. L'événement catastrophique avait sélectionné une mutation. Dit autrement, leur apocalypse avait exercé leur jugement dernier. Les mouches porteuses d'une mutation génétique, non seulement s'étaient adaptées à leur nouvel environnement, mais étaient encore mieux adaptées que les mieux adaptées d'avant la catastrophe au DDT; celles-ci n'ont pas pu s'adapter au nouvel environnement. Ces mêmes mouches mutantes quasi-immortelles, (hyper adaptées) puisque aucun agent chimique ne peut, désormais, les affecter, les tuer, étaient, avant, les torturées de l'espèce. L'illustration suivante, tirée d'un numéro hors-série de *Science et Vie*^[43], montre bien le mépris et le rejet (torture) dont sont victimes les pré-mutants d'une génération à l'autre, jusqu'à la mutation survenant, ou devenant effective, à la faveur d'une catastrophe environnementale, correspondant ou paroxysme du chaos sacrificiel, chamanique, révolutionnaire, apocalyptique. C'est à ce moment que le système éclate et que les torturés, les Jonathan Livingstone, se font adopter au point de devenir la nouvelle espèce; ils revitalisent les lois du système (ancêtre) en lui conférant des innovations adaptatives, c'est-à-dire plus de complexité, plus de stabilité, plus d'harmonie (entre les éléments du système et entre le système et son environnement), plus d' « immortalité », plus de « paradis ».

Pour qu'il y ait mutation (adoption de l'ancêtre ou lois régénérées, revitalisées...), il faut qu'il y ait pré-mutation (équivalent des rites pré-sacrificiels, i.e. tortures). En étudiant l'ADN des mouches mutantes, des généticiens ont découvert que, plusieurs générations avant la mutation, était apparue au sein de l'espèce une pré-mutation chez quelques individus, des pré-mutants. Les mutants étaient porteurs d'une adaptation spécifique qui consistait en leur capacité de dégrader le DDT au sein de leurs cellules et de s'en nourrir. L'instinct de l'espèce avait prévu l'adaptation spécifique à la catastrophe à venir. La pré-mutation peut s'échelonner sur des millénaires; elle ne concerne que peu d'individus. Tandis que la mutation,

sélectionnée par l'événement catastrophique (jugement dernier pour une espèce donnée), s'opère sur une seule génération. Elle aussi ne concerne que peu d'individus (« beaucoup d'appeler et peu d'élus »). Et pour qu'il y ait un mutant sélectionné par l'événement, il faut une population d'environ 40 000 individus, contemporains au mutant; deux mutants, 80 000 individus; trois, 120 000; 144 000 mutants, 6 milliards d'individus. Les mutants correspondent donc à la fluctuation microscopique régionale du système physico-chimique de Prigogine, au prophète et à son petit groupe des mouvements de revitalisation, aux sandinistes de la révolution nicaraguayenne, aux 144 000 élus de l'apocalypse, au sacrifié ou au chamane d'une petite société, au suicidé d'une famille...

Cette application du modèle de la torture adoptive à une espèce vivante donne à penser qu'on pourrait bien l'appliquer à l'évolution ou à l'histoire de l'humanité. Les mouvements de revitalisation, réactualisation de l'ancêtre, qui s'échelonnent sur un siècle ou deux et la révolution sandiniste, réactualisation de l'ancêtre Quetzalcoatl, qui s'échelonne, elle, sur cinq siècles, donnent aussi à penser que la torture adoptive pourrait bien constituer un modèle théorique susceptible de rendre compte de périodes évolutives ou historiques beaucoup plus longues. Par exemple, l'extermination (torture) de Néandertal par Cro-Magnon aurait bien pu être un métissage de Cro-Magnon avec des femelles néandertaliennes; de plus en plus de découvertes paléo-anthropologiques le supposent. Les Cro-Magnons se seraient débarrassés des mâles pour s'approprier les femelles. Néandertal aurait donc été adopté et torturé par Cro-Magnon pour ainsi engendrer, par le viol fondateur, une nouvelle humanité mieux adaptée. En effet, le genre humain aurait alors bénéficié des qualités adaptatives au froid de Néandertal et des qualités adaptatives cognitives de Cro-Magnon (connaissances : astuces à la chasse et à la guerre, fabrication de vêtements et d'abris plus efficaces, maîtrise du feu...). Néandertal, par son martyre, sa mise à mort et sa différence, aurait permis une innovation essentielle à la survie de Cro-Magnon, alors confronté à une catastrophe environnementale que fut la dernière grande glaciation.

Le christianisme ne serait qu'une torture adoptive évolutive

Revenons à des considérations plus tangibles : la torture adoptive inaugurée par Jésus-Christ. Il y a deux mille ans, l'humanité et son cosmos sont entrés dans une phase de décadence, d'usure de perte d'énergie, de désordre moral, géopolitique, d' « invasion barbares ». Ce qui se passait sur terre était sans doute l'exégèse, le reflet d'un cosmos exténué, rendu au bout de l'énergie cinétique insufflée lors du big-bang. Les forces gravitationnelles avaient sans doute amorcé un retour vers le centre du cosmos (big-crunch) que Jésus-Christ appelait Dieu le Père (ancêtre) et la venue prochaine de son Royaume (retour aux origines). Quoiqu'il en soit, le prophète (Jésus-Christ) et son petit groupe (disciples) qui s'étire dans le temps, qui se prolonge depuis deux mille ans par les Pères de l'Église, les martyrs, les saints, en somme tous ceux qui ont voulu souffrir « au nom du Christ » pour être, avec lui, rédempteurs, sauveurs du genre humain. Tous ces saints torturés constituent la pré-mutation; ils sont ces pré-mutants rejetés, méprisés, martyrisés, torturés pour être divinisés, c'est à dire devenir les mutants qui vont réinstaurer la société paradisiaque des origines. Pour être mutants (élus) maintenant (1/40 000 ou 144 000/6 000 000 000), il fallut qu'ils eussent été auparavant des pré-mutants (saints). Ils sont la fluctuation

microscopique du système planétaire; le petit groupe des mouvements de revitalisation; les élus de l'apocalypse.

La croyance judéo-chrétienne en la résurrection de la chair lors du jugement dernier (ou événement apocalyptique opérant une sélection naturelle des plus aptes) ne serait pas un phénomène mystique, irraisonnable, dépassant toute compréhension humaine et frisant le délire. L'élection surnaturelle (élus du Royaume de Dieu) ne serait alors qu'une sélection naturelle; et la résurrection de la chair, l'avènement d'une mutation sélectionnée par l'événement apocalyptique. La torture du petit groupe, constitué de pré-mutants, se serait échelonnée sur deux mille ans; ces pré-mutants sont les sacrifiés et chamanes à la fois mis à mort. Ils sont donc divinisés (mutants), par adoption, pour présider à l'apocalypse qui réinstalle le Royaume de Dieu, c'est-à-dire l'ancêtre et son ordre.

Le Royaume de Dieu serait, dès lors, le retour, la récurrence de la société idéale des origines, le paradis terrestre de la Genèse, où l'humain vivait en harmonie (adaptation idéale) avec les autres et avec la nature, c'est-à-dire avec la Création et son Créateur. Le modèle de la torture adoptive (sacrificielle et chamanique), qui rend compte aussi bien des lois de la nature (Prigogine) que des lois sociologico-historiques (mouvement de revitalisation et révolution) et psychologiques (maladies, suicides...), donne à penser que l'évolution de l'humanité s'affairerait à répéter ses lois systémiques à la faveur d'un formidable chaos, celui dans lequel nous sommes déjà collectivement happés. En effet, toutes les conditions sont réunies : petit groupe méprisé et rejeté, sacrifice, torture adoptive, processus de crise planétaire et prémices du grand chaos annonciateur d'une nouvelle complexité.

[1] *Les Aztèques*, Paris, PUF, 1983, p. 89.

[2] Georges-Hébert Germain, *Les coureurs des bois. La saga des Indiens blancs*, Montréal, Libre expression, 2003, p. 53.

[3] L'altérité s'oppose à l'identité; elle signifie ce qui est autre (alter), c'est-à-dire ce qui est étranger à l'identité. L'altérité constitue donc une innovation d'un système (identité). L'identité, c'est « le même»; l'altérité, c'est « l'autre ».

[4] *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 1960.

[5] Michel Graulich, « Les victimes du sacrifice humain aztèque », *Itinéraires belges aux Amériques*, vol. L, no. 1-2, p. 105.

[6] *Ibid.* pp. 87-88.

[7] *La fleur létale. Économie du sacrifice aztèque*, Paris, Seuil, 1979, p. 143.

[8] René Girard, *La violence et le sacré*, Paris, Grasset, 1972.

[9] *Ibid.* p. 53.

[10] *Les chamanes*, Cerf/Fides, Paris, 1991, p. 118.

[11] *Ibid.* p. 111.

- [12] L'expression est de Michel Perrin, *Le chamanisme*, Paris, PUF, 1995.
- [13] Régulation, transformation, totalité, tels sont les lois de tout système telles qu'élaborées par Jean Piaget dans *Le structuralisme*, Paris, PUF, 1968.
- [14] *Op. cit.*, p. 428.
- [15] *Op. cit.* p. 44.
- [16] Rudolf Otto, *op. cit.*
- [17] *Op. cit.* , pp. 25-26.
- [18] *Ibid.* p. 15.
- [19] *Ibid.* p. 18.
- [20] Ceux qui, épris de rigueur académique, voudraient mieux maîtriser ces concepts, peuvent lire la méthodologie de ma thèse de doctorat, *La révolution sandiniste, une revitalisation nativiste, éthique et religieuse*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1994, pp. 19 ss.
- [21] "Revitalization Movements", *American Anthropologist*, no. 58, 1956, p. 267.
- [22] Wallace, *op. cit.*, p. 269.
- [23] *Ibid.*, p. 265.
- [24] *Op. cit.*, p. 412.
- [25] *Ibid.* p. 427.
- [26] *Carlos para todos*, Managua, Editorial Vanguardia, 1987, p. 11.
- [27] *Las armas del futuro*, Managua, Nueva Nicaragua, 1987, p. 61.
- [28] *Con la bandera de Sandino*, Managua, Nueva Nicaragua, 1985, p. 284.
- [29] *Ibid.* p. 285.
- [30] *Id.*
- [31] *Id.*
- [32] Quant à la philosophie et la théologie toltèques, je me suis référé à quelques études déjà effectuées par des anthropologues mexicains, Miguel León-Portilla, *La pensée aztèque*, Paris, Seuil, 1985, et Mercedes de la Garza, *El hombre en el pensamiento religioso nahuatl y maya*, Mexico, UNA, 1978.
- [33] *Physique, temps et devenir*, Paris, Masson, 1980.
- [34] Apoc. 4, 2.
- [35] Apoc. 7, 14.
- [36] Apoc. 14, 3-4.
- [37] Apoc. 12, 7.
- [38] Apoc. 12, 10.
- [39] *Id.*
- [40] Apoc. 19, 6.

[41] Apoc., 21, 1-4.

[42] “Régession et transformation: le paradoxe dans la lettre d’adieu” in E. Volant (dir.), *Adieu la vie... Étude des derniers messages laissés par les suicidés*, Montréal, Bellarmin 1990, p. 18.

[43] Illustration extraite de la revue *Science et Vie*, Hors-série no. 120, 1977, p. 153.

Extrait du livre Anthropologie chamanique, Qui veut faire l'ange fait la bête!

Auteur Jean-Jacques Dubois

ISBN:2-89239-270-5

Louise Courteau, éditrice inc.

481, Chemin du Lac St-Louis Est

St-Zénon, Québec, Canada

J0K 3N0

<http://www.louisecourteaueditrice.alchymed.com>

LCe.presse@sympatico.ca